

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



La fureur amazone

Josée Yvon, *Les Laidés Otages*, Montréal, VLB éditeur, 1990,
164 p.

Hugues Corriveau

Number 59, Fall 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38297ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Corriveau, H. (1990). Review of [La fureur amazone / Josée Yvon, *Les Laidés Otages*, Montréal, VLB éditeur, 1990, 164 p.] *Lettres québécoises*, (59), 25–26.

La fureur amazone

ROMAN
Hugues
Corriveau

Quel texte! Quelle violence! Quelle écriture! Les Laides Otages sont un récit « défonçant », rien de moins!

J'aime ce que fait Josée Yvon, je le dis simplement, comme on avoue ses plaisirs les plus simples. Je trouve qu'elle a un talent fou, une manière extrême d'atteindre à l'authentique, ce qui la met dans une classe à part, dans une sorte d'enfer de la littérature où ne se risquent pas les âmes sensibles. Plus que jamais, Josée Yvon pénètre dans le monde de l'horrible, de la saleté, du glaireux, de l'infamie. Et cette infamie est décrite au féminin, dans un ordre de violence parfois dément, comme si plus rien ne pouvait toucher la beauté du monde que son envers, que sa force occulte, satanique. *Les Laides Otages* racontent l'histoire confuse d'une émeute, avec sexe, drogue, meurtres. On pourrait se trouver dans une prison effrayante pour femmes exacerbées, mais on sait qu'il s'agit d'un hôpital psychiatrique chaviré, bouleversé, dont les assises tremblent sous la colère de ces femmes enfermées, malades, rêveuses et amoureuses. Mais cet hôpital, c'est aussi le monde, le quotidien effroyable, la vie coutumière de l'Amérique dans laquelle toute femme a à se battre pour survivre, où toute « folie » n'est que passion déchaînée, violence paroxystique, bouleversement intérieur proche parfois d'une démence émotionnelle souveraine. Bref, Josée Yvon raconte, plutôt en vers qu'en prose, le déchaînement vengeur de femmes troublées, seules à l'extrême, révoltées par le monde, par toute oppression, par tout ce qui empêche l'existence. Ces femmes « émeutées » torturent une matrone d'horrible façon, castrant un infirmier infect, sont témoins de la mort d'une des leurs changée en torche vivante. Le feu ici est extraordinaire, car il couve et ravage, il s'appelle haine et amour pervers, rage et fragilité morbides, alors que l'abjection trouve une place quasi normale dans ce microcosme explosé de la violence. Bref, dès le point de départ, dès la première page, le coup de matraque est donné:

Un bruit sourd

Kâlisse guettait par le carreau, sa jaquette qui pendouillait ouverte

La grande Betty rugissait,
à coups de poings féroces
sur la matrone assommée;
elle devint carnivore, lui arrachant les cheveux,
à pleines mordées elle entama les joues
et avec ses mains incroyables

lui arracha complètement la mâchoire
Kâlisse pissa sur le plancher froid

Betty s'attaquait aux orbites de la vieille en gris
avec « nul autre » instrument
... que ses mains,
elle arrachait des lambeaux de chair sur la gisante déjà inanimée,
elle lui mordait le cou en saccades,
et elle coupait l'aorte, aspirant le sang, le recrachant avec dégoût (p. 13).

C'est extrême, c'est fou, c'est la démence qui ouvre la porte à tous les excès, mais c'est d'une redoutable efficacité. En lisant, on est hypnotisé par la richesse de la langue, par la vérité insoutenable de cette langue qui ne joue jamais avec les compromis, qui sait viser juste dans cette représentation de la dégradation extrême.

La vie effrénée

Josée Yvon a du talent et l'immense mérite de ne transiger jamais avec son imaginaire. Elle va droit au but, elle réinvente même la forme du récit poétique, elle joue de tous les niveaux pour parvenir à fabriquer cet univers hallucinant où se déchaîne la fulgurante horreur de la vie entravée. Ces femmes aiment trop, extraordinairement, avec une vulgarité gênante, mais elles prennent corps de langage par la seule évocation de leurs noms prodigieux, de Kâlisse à Lise « Capotée », de Nicole-Nympho à Bébette-Barbara. C'est un monde explosé, où règne l'imaginaire, la poésie. On rêve l'horrible avec



un raffinement de star, on espère l'amour comme un bon repas, tout y est essentiel, tout y est si éclaté que rien ne saurait ici avoir de limite. Et c'est l'extrême de toute passion exacerbée que met en jeu Josée Yvon; on y croit, on y lit une telle intolérable cruauté que tout se déchaîne, que tout se tord autour des phrases dans la si tragique pauvreté de la vie forclosée. Il s'agit là d'un livre monstrueux et magnifique, d'un livre qui devrait être lu dans le ravissement le plus complet, comme s'il nous était permis d'entrer dans un monde interdit, dans cette folie immédiate qui se nomme la cruauté. Or, la cruauté est si rarement féminine qu'elle prend ici des accents nouveaux, une manière de se mettre à l'avant-scène avec une générosité opulente, tragique. N'est folie ici que la langue, n'est folie ici que la passion tourmentée, que le talent fou de l'auteure. *Un livre à lire avec la*

vigueur nécessaire quand on sait que cela va choquer, mais qu'on se doit tout de même de regarder en face la réalité. La réalité de Josée Yvon n'est jamais drôle, ni belle, ni rose, c'est quelque chose d'insensé. C'est écrit en lame de couteau, mais cette lame brille d'un éclat si vif que j'encouragerais quiconque à se permettre un seul regard, au risque justement de l'éblouissement que seul, parfois, le talent cru sait provoquer. [Lq]

Retrouvez la revue

Lettres québécoises

et les Éditions XYZ

au

**Salon du livre
de Montréal**

du 15 au 20 novembre

1990

Stand 873

LA COURONNE D'OUBLI

LE NOUVEAU ROMAN DE GABRIELLE POULIN



Une faiblesse au coeur comme un coup de grâce. Émergeant sans mémoire du choc cardiaque, muette, le miroir étroit de ses rôles sociaux à jamais fracassé, une femme reprend peu à peu possession d'elle-même.

Sa quête d'identité, elle la mènera contre l'acharnement même de ses enfants d'âge adulte qui, chacun à sa manière, tentent de replacer la statue de leur sainte mère dans sa niche familière.

Malgré le retour lent et douloureux de ses souvenirs sous l'effet conjugué des aveux et confidences de ses enfants et de l'évocation du nom brûlant de cet amour en allé, cette femme ne reprendra pas le collier de son devoir, mais ceindra sa tête d'une couronne d'oubli pour s'engager, seule et souveraine, à la suite de cette autre elle-même, découverte et surtout retrouvée à la faveur d'une défaillance de son coeur.

Native de la Beauce, Gabrielle Poulin recevait le Prix Champlain en 1979 pour son premier roman *Cogne la caboche*, publié aux éditions Alain Stanké. *La Couronne d'oubli* est son quatrième roman.



Madame Gabrielle Poulin

PRISE DE PAROLE

C.P. 550 Sudbury, Ontario P3E 4R2 (705) 675-6491

ISBN 0-921573-17-0